

réseau de relations de Paul Manuce, ainsi que de la volonté d'établir sa propre réputation. En 1560, la seconde édition révisée opère une autocensure en fonction de la situation religieuse et de la proposition papale adressée à l'humaniste pour diriger l'imprimerie vaticane. Mais ces lettres, diffusées largement, restent d'abord un modèle du genre.

Paul Manuce est aussi lié à l'*Accademia Veneziana* (1557-1561) fondée par Federico Badoer. Jusqu'en décembre 1558, il sera le seul imprimeur des éditions académiques, marquées du sceau de l'élégance aldine. Le plan éditorial de l'*Accademia* s'inspire du catalogue d'Alde Manuce pour les textes classiques ou la section poésie. L'ambitieux programme de l'institution, en particulier en langue italienne, lui confère un statut privilégié dans la République de Venise. Mais dès 1559, faute de financement et de réseau international suffisant, l'entreprise décline, de même que la qualité matérielle de ses publications.

A la mort d'Alde Manuce le Jeune, en octobre 1597, Niccolò Manassi, associé à l'entreprise aldine depuis 1576, tente d'en prendre le contrôle. Mais l'absence de testament, la volonté légitime de la veuve de récupérer sa dot, ainsi que la vaine tentative de Manassi de remettre la bibliothèque d'Alde à la République de Venise en espérant qu'elle devienne l'héritière légale et prenne en charge les dettes de l'entreprise, tout cela fait échouer la tentative. L'épilogue de l'histoire aldine est connu grâce aux lettres échangées entre Manassi et l'érudit Paolo Ramusio.

La quête des éditions aldines a commencé dès l'exercice d'Alde Manuce, qui réservait ses premiers exemplaires sur parchemin à des acquéreurs de marque comme Isabelle d'Este. On collectionnait aussi des exemplaires enluminés par Benedetto Bordon. L'intérêt bibliophilique décline du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du XVII<sup>e</sup> pour renaître au XVIII<sup>e</sup>. Les bibliothèques de Venise, Milan, Turin et Bologne recèlent de belles collections aldines, issues d'anciennes collections privées recensées ici avec soin. Quant à l'intérêt bibliographique et historique, il apparaît dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, avant même que ne paraisse la bibliographie d'Antoine-Augustin Renouard en 1803.

Les impressions aldines sont aussi recherchées en France au XVI<sup>e</sup> siècle. Les bibliothèques de Jean Grolier et de François I<sup>er</sup> en témoignent. L'origine aldine d'une édition en augmente la valeur. En posséder plusieurs dans sa collection devient un symbole d'ascension sociale. Cependant, les imitations françaises ont rendu les originaux plus accessibles. Enfin, le renom d'Alde assure la survie des exemplaires.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, en France, le prestige des éditions aldines est remplacé par celui des impressions elzévirienne. Après 1750, des aristocrates ou des financiers, en lien avec quelques libraires spécialisés, organisent leurs collections à partir du critère de la rareté. La passion de la « curiosité » pousse ces collectionneurs à rechercher certaines éditions aldines, qui ne sont pas toujours celles qu'estiment les savants. Jusqu'en 1830, la figure historique d'Alde Manuce rend ses impressions précieuses aux yeux des collectionneurs aristocrates, jusqu'à ce que le goût de ces derniers ne s'attache davantage à la littérature médiévale et aux classiques français, de Montaigne à Racine.

Les catalogues de vente des libraires ou des commissaires-priseurs permettent d'enrichir la bibliographie aldine, de repérer des exemplaires exceptionnels, des variantes, de mieux connaître les collectionneurs, et d'apprécier l'évolution des prix. Le premier catalogue imprimé au Royaume-Uni date de la fin des années 1620, et Londres demeure un centre majeur pour le marché du livre depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Sotheby's, Christie's, Bernard Quaritch et Maggs Bros, dont les catalogues sont essentiels pour la recherche. De même, ceux des grands libraires anglais qui se trouvent non seulement dans les bibliothèques de Londres, Cambridge, Oxford, Manchester, mais aussi celles de New York, Yale, Paris, Amsterdam.

Quatre catalogues anglais en particulier, consacrés aux ouvrages sortis des presses aldines, attestent la permanence de la demande : la vente Renouard à Londres en 1828, la collection proposée par Thomas Thorpe en 1828, le catalogue de James Tooveys en 1880, celui de Quaritch en 1929.

La passion est toujours à l'œuvre au XXI<sup>e</sup> siècle, comme le prouve le collectionneur américain G. Scott Clemons, qui raconte lui-même comment il a constitué sa bibliothèque aldine, depuis son premier achat en 1988. L'intérêt de la collection repose sur l'intelligence de la sélection. Les éditions originales de la littérature antique, sorties des presses d'Alde Manuce, voisinent avec les contrefaçons lyonnaises contemporaines, qui témoignent de la vitalité du marché. Quant à l'homme d'affaire, il apprécie l'imprimeur conduisant bien son entreprise, et devine les critères économiques guidant ses choix typographiques. Enfin, la curiosité du collectionneur s'attache aussi bien aux successeurs d'Alde Manuce qu'à la vie des exemplaires, à leurs propriétaires, ou à la célèbre marque au dauphin.

Le livre s'achève de la meilleure manière qui soit, avec le catalogue de l'exposition sur les presses aldines, montée par la British Library. Les photos des exemplaires sont autant de cadeaux, servis en couleur sur un papier différent, par les soins d'un éditeur britannique qui se montre l'émule de son illustre devancier.

Cet opus possède bien des qualités pour séduire son lecteur : une perspective historique pertinente, permettant de bien saisir la fortune des impressions aldines sous tous ses aspects, une impression soignée, un riche appareil de notes, une documentation et des illustrations de qualité pour compléter certains articles, un index final. Élégance et érudition se marient dans cette édition.

Le Mans.

Alain RIFFAUD

Anton Francesco DONI, *I Marmi*, edizione critica e commento a cura di Carlo Alberto Girotto e Giovanna Rizzarelli. Premessa di Giovanna Rizzarelli, Firenze, Leo S. Olschki, 2017, 2 vol. (374 p. précédées de 34 p. d'introduction, vol. I et 942 p., vol. II).

La publication en 2017 de deux volumes imposants dans la prestigieuse collection de la Biblioteca dell'« Archivum Romanicum » chez Olschki par

Carlo Alberto Girotto et Giovanna Rizzarelli nous permet de (re)découvrir une œuvre méconnue de la Renaissance italienne et longtemps ignorée : les *Marmi* du Florentin Anton Francesco Doni (1513-1574).

Considérés comme l'œuvre la plus aboutie de Doni, les *Marmi*, de façon paradoxale, ont rarement été édités : après une première et unique parution à Venise entre 1552 et 1553 chez Francesco Marcolini du vivant de l'auteur, Pietro Fanfani en a livré une version en 1863. Mais la plus récente remonte à près d'un siècle ; nous la devons à Ezio Chiòrboli, qui l'a publiée en 1928 pour la collection *Scrittori d'Italia* de Laterza. C'est que ce texte, auquel il est impossible d'attribuer un genre littéraire précis, revêt un caractère souvent hermétique.

Dans un cadre onirique, Doni se présente sous les traits d'un oiseau qui peut tout observer, et qui restitue les conversations qu'il dit avoir entendues sur les marches en marbre de la cathédrale à Florence – celles-là mêmes qui donnent leur titre à l'œuvre – et qui sont tenues par des personnages appartenant à des époques différentes. Les *Marmi*, véritable mosaïque polyphonique où se croisent au sein d'un même dialogue des éléments aussi variés que des nouvelles, diverses compositions en vers et procédés propres au théâtre, se veulent à l'image de la multiplicité de choses que le narrateur incarné en volatile embrasse. La Florence des débuts du gouvernement de Côme I<sup>er</sup> et la Venise des années quarante en constituent d'ailleurs la double toile de fonds.

C'est dire combien la tâche entreprise par Girotto et Rizzarelli d'éditer ce qui se présente comme un « *vero e proprio palinsesto intertestuale* » (p. XXI) s'annonçait ardue. L'introduction, rédigée à quatre mains, en souligne les difficultés et les écueils. Après avoir fait le point sur l'état de la recherche concernant Doni, les auteurs retracent l'élaboration qu'ils qualifient de « laborieuse » des *Marmi*, en soulignant le poids de l'intertextualité et de l'intratextualité.

Nos deux auteurs ont toutefois bénéficié des travaux qui depuis une trentaine d'années ont favorisé la redécouverte et l'étude des textes de Doni et, encore plus récemment, des analyses conduites dans le cadre du projet *Anton Francesco Doni Multimedia Archive of Texts and Sources*, financé par des fonds européens et dirigé précisément par Giovanna Rizzarelli (les fruits de ces enquêtes sont consultables sur le site [www.ctl.sns.it/doni](http://www.ctl.sns.it/doni)). De plus, Girotto et Rizzarelli étaient déterminés à affronter les obstacles plutôt qu'à les contourner. On en veut pour preuve la décision de reproduire la mise en page de l'édition originale de Marcolini. Alors que de nombreuses éditions des œuvres de Doni en effacent la composante iconographique, ce choix des auteurs aboutit à deux volumes qui non seulement sont très agréables à consulter, mais reflètent surtout parfaitement la conception que se faisait le Florentin de la création littéraire : le réemploi de compositions iconographiques ou écrites constituait pour lui une double source d'inspiration, dans un tressage constant entre le langage verbal et le langage visuel.

Le résultat est à la hauteur du travail de très grande qualité que Carlo Alberto Girotto et Giovanna Rizzarelli ont mené, même s'ils confessent leur

impuissance à avoir recensé toutes les références et les sources qui alimentent le texte de Doni.

L'apparat critique, remarquable par sa densité et sa clarté, propose en effet aussi bien une élucidation souvent indispensable du sens même du texte, que des éléments d'interprétation pour mieux appréhender la poétique et la pensée de Doni. Les renvois aux autres œuvres du Florentin, la mise en lumière de l'intertextualité, la glose d'une langue qui mêle plusieurs registres différents et fait la part belle à l'oralité, les références au contexte social et historique, enfin, sont autant d'éléments qui facilitent la tâche au lecteur. Ce n'est donc pas seulement l'édition d'un texte ancien, adossée à de scrupuleuses observations philologiques et enrichie par la mention des sources auxquelles puise l'auteur que nous offrent Carlo Alberto Girotto et Giovanna Rizzarelli, mais également un commentaire particulièrement stimulant de l'œuvre la plus importante de Doni.

Une mise au point solide sur les différents manuscrits des *Marmi* et leur genèse, ainsi que sur les illustrations qui les ornaient, des informations sur la première diffusion de l'œuvre, une bibliographie impressionnante de quatre-vingt-trois pages et une rubrique qui ne compte pas moins de six index enrichissent cet ouvrage, qui sera, à n'en pas douter, une référence pour tous les chercheurs qui s'intéressent à Anton Francesco Doni.

Grenoble.

Cécile TERREAUX-SCOTTO

*Bibliografia delle edizioni di Niccolò Machiavelli : 1506-1914*, Piero INNOCENTI et Marielisa BOSSI (dir.), Manziana (Roma), Vecchiarelli Editore, 2015-2018, 4 volumes prévus et trois publiés (2015, vol. 1 : 1506-1604, 461 p. ; 2016, vol. II : 1605-1700, 578 p. ; 2018 : vol. III : 1701-1827, 377 p.)

Le 500<sup>e</sup> anniversaire de la rédaction du *Prince* de Machiavel a donné lieu à une série d'initiatives scientifiques importantes depuis 2014. Comme d'habitude dans ce type de circonstances, de nombreux colloques scientifiques se sont succédés, dont les actes sont publiés régulièrement depuis 2015 en Italie, mais aussi aux Etats-Unis et au Royaume Uni : on peut renvoyer par exemple à *Machiavelli Cinquecento : mezzo millenio del Principe* (Mimesis, 2015), *The Radical Machiavelli. Politics, Philosophy and Language* (Brill, 2016) ou *Machiavelli on Liberty and Conflict* (University of Chicago Press, 2017). Deux réalisations dépassent cette pratique académique balisée. La première est la publication en 2014 par l'éditeur Treccani d'une monumentale *Enciclopedia machiavelliana* en trois volumes, dirigée par Gennaro Sasso et Giorgio Inglese. La seconde est cette *Bibliografia delle edizioni di Niccolò Machiavelli*, dans la mesure où y est mis à la disposition des chercheurs un extraordinaire instrument de travail dont il est à souhaiter qu'il trouve vite sa place dans toutes les bonnes bibliothèques.